

Review

Author(s): Bernard Formoso

Review by: Bernard Formoso

Source: *L'Homme*, No. 164, Histoire, littérature et ethnologie (Oct. - Dec., 2002), pp. 171-173

Published by: [EHESS](#)

Stable URL: <http://www.jstor.org/stable/25133626>

Accessed: 01-02-2016 17:16 UTC

---

Your use of the JSTOR archive indicates your acceptance of the Terms & Conditions of Use, available at <http://www.jstor.org/page/info/about/policies/terms.jsp>

JSTOR is a not-for-profit service that helps scholars, researchers, and students discover, use, and build upon a wide range of content in a trusted digital archive. We use information technology and tools to increase productivity and facilitate new forms of scholarship. For more information about JSTOR, please contact support@jstor.org.



EHESS is collaborating with JSTOR to digitize, preserve and extend access to *L'Homme*.

<http://www.jstor.org>

---

**Nicholas Tapp**  
***The Hmong of China. Context, Agency, and the Imaginary***  
 Leiden-Boston-Köln, Brill, 2001, 538 p., append., bibl., index  
 fig., ill., diag., tabl., cartes (« Sinica Leidensia » 51).

LE PROPOS de ce livre découle d'un autre ouvrage que le même auteur a écrit douze ans plus tôt et qui traitait principalement des rapports politiques que les Hmong Blancs de la région de Chiangmai entretenaient avec l'État thaïlandais<sup>1</sup>. Nicholas Tapp avait alors été vivement impressionné par le décalage qui existait entre le monde vécu par ces Hmong, placés sous le signe d'une intégration très problématique à la nation thaïlandaise, et le monde qu'ils imaginaient, lui aussi de nature agonistique, mais défini par référence quasiobsessionnelle à la Chine impériale de leurs ancêtres. D'où le projet, qu'il concrétisa en 1989, de remonter aux « sources » à travers l'étude d'une communauté de Hmong Blancs établie dans la province du Sichuan en République populaire de Chine.

Le livre se compose de trois parties. Dans la première, Nicholas Tapp examine la construction historique et ethnographique de l'identité des Hmong par contraste avec la majorité sociologique han. C'est pour lui l'occasion de rompre avec l'essentialisme culturel qui s'est longtemps appliqué à cette population, mais aussi de déconstruire l'image jusqu'alors prévalente d'une société tribale et segmentaire, victime de royaumes ou d'empires despotiques. Faisant figure de rebelles

emblématiques face à l'oppression, les Hmong ont en effet longtemps été exaltés par référence implicite aux valeurs individualistes occidentales, note justement l'auteur (d'où le fait qu'ils aient été sur-étudiés par rapport à d'autres populations du Sud-Est asiatique, serait-on tenté d'ajouter).

En réalité, plutôt que de cultiver le mythe d'une singularité absolue, ou de chercher sciemment à subvertir à leurs propres fins les idiomes de la majorité han, les Hmong de Chine semblent reproduire les logiques d'action des classes dominées de nos propres sociétés, logiques placées sous le signe d'une notoire, mais illusoire, volonté de partager les divers attributs du pouvoir et du plaisir qui signalent les nantis. Ces velléités sont illusoire, remarque Nicholas Tapp, car, comme Norbert Elias ou Pierre Bourdieu l'ont montré à propos des modes de consommation et des consommations de mode, il existe toujours un décalage entre dominés et dominants (ici, les Hmong et autres peuples des marges du monde chinois par rapport aux Han) : tandis que les premiers adoptent les traits caractéristiques des seconds, ces derniers inventent spontanément ou par réaction de nouveaux insignes de distinction.

1. Nicholas Tapp, *Sovereignty and Rebellion. The White Hmong of Northern Thailand*, Singapore, Oxford University Press, 1989.

En marge de ces remarques et du point de vue méthodologique, l'auteur s'interroge sur la meilleure façon d'interpréter les ressorts de l'action des individus opérant seuls ou en groupe. Il faut, selon lui, s'extraire de l'approche mentaliste qui se satisfait des seules représentations, pour s'attacher à comprendre la polysémie des actes en les rapportant non seulement à des normes, des stratégies et des conjonctures, mais aussi aux compétences et à l'efficacité reconnues aux individus, ce qui suppose dans l'interprétation un effort soutenu de mise en contexte des personnes et de leurs actes, ainsi que le préconise, entre autres, Dan Sperber<sup>2</sup>.

La deuxième partie, qui couvre les deux tiers du livre, illustre cette approche à travers l'ethnographie minutieuse, quoique parfois fastidieuse, d'un village hmong du Sichuan dont la particularité et aussi l'intérêt sont d'intégrer une minorité de Chinois han comptant pour presque un tiers de la population. Nicholas Tapp commence d'ailleurs par présenter ces familles han qui entretiennent certes des relations amicales avec leurs voisins hmong, mais ne se marient que très rarement avec eux (chap. III). Il s'intéresse ensuite (chap. IV) aux pratiques chamaniques qui, du fait du recours des Han aux services de spécialistes hmong, témoignent de la coalescence fréquente des identités culturelles des deux groupes en dépit d'une constante affirmation de leurs différences. Les deux chapitres suivants (V et VI), consacrés aux rites funéraires et au culte des ancêtres, aboutissent aux mêmes conclusions que celles de Jacques Lemoine<sup>3</sup>, trente ans plus tôt, quant à l'importance cruciale des funérailles en matière d'affirmation identitaire.

Dans les derniers chapitres de cette partie, Nicholas Tapp décrit les différents clans hmong représentés dans le village, ainsi que leurs orientations matrimoniales et leur poids politique. L'une de ces entités domine très largement la vie locale, à travers pourtant l'un de ses segments lignagers les plus petits. La trajectoire des hommes éminents de ce segment, qui est en fait une fratrie, est

très intéressante et l'un des mérites de l'auteur est d'en avoir tiré le meilleur parti sociologique. Elle condense en effet sur le plan biographique des ruptures, revirements et compromis parmi les plus marquants de l'histoire contemporaine de la Chine. Rupture, car la fratrie en question fut déchirée lors de la guerre civile : l'un de ses membres, associé au Guomindang, s'enfuyant à Taïwan en 1949, tandis que les autres s'engageaient plus ou moins ouvertement pour le Parti communiste chinois. Revirement et compromis ensuite, car après 1978 et la libéralisation du régime, le « Taïwanais », devenu entre-temps très riche, revint visiter son village d'origine et s'engagea dans des investissements ostentatoires en faveur des infrastructures de la commune, au point de faire figure de héros local, y compris pour les autorités communistes. L'exemple est d'autant plus évocateur que deux des trois membres de la fratrie s'étaient mariés à des femmes han et que le frère de nationalité taïwanaise entreprit d'édifier un hall ancestral « à la chinoise » dans son village d'origine, illustrant de la sorte la fascination qu'exerce la majorité han sur les Hmong.

Malgré ces éclairages, l'étude des clans hmong de ce village peut paraître fastidieuse. Pour ma part, j'ai eu l'impression d'un simple cumul de « fiches généalogiques » formatées selon la méthode des *Notes and Queries*. L'auteur s'en explique tardivement et maladroitement en avouant que cette partie est expérimentale et qu'elle veut plonger le lecteur dans le détail d'une recherche ethnographique qui, à la manière de la peinture impressionniste de Cézanne, multiplierait les distorsions de perspective afin de déduire de ce foisonnement un ordre émergent. Mais la justification est un peu courte, et considérable est le travail de recomposition auquel le lecteur est conduit.

Enfin, dans la troisième partie, Nicholas Tapp cherche à concilier rapports de force

2. Dan Sperber, *Le Savoir des anthropologues*, Paris, Hermann, 1982.

3. Jacques Lemoine, *L'initiation du mort chez les Hmong*, Bangkok, Pandora, 1983.

et de sens, via l'analyse des phénomènes de violence et de domination symboliques tels qu'ils s'expriment dans un certain nombre de mythes ou de récits pseudo-historiques. On trouve ici reproduite la démarche conclusive qui était la sienne douze ans plus tôt, puisque dans son précédent livre il traitait déjà de la manière dont les Hmong cherchaient les voies d'une très aléatoire libération à travers l'énoncé périodique de messages à caractère messianique. Entre-temps, cependant, sa pensée a mûri. Il a non seulement intégré à sa réflexion les thèses de Michel Foucault quant au caractère libérateur de la poésie, mais aussi l'idée féconde selon laquelle les proverbes, contes et autres mythes offrent un condensé des théories vernaculaires de l'action. Il rouvre, d'autre part, le dossier du héros culturel Tsaub et analyse en profondeur la figure mythologique très récurrente de l'orphelin. En effet, cette figure symbolise selon lui le Hmong comme sujet historique, initiale-

ment faible, marginal et pauvre ; un sujet qui, dans les mythes, en vient pourtant à assumer un destin exceptionnel par l'entremise de mariages parfaits.

En dépit de son titre, cette étude ne prétend pas rendre compte de la situation générale des Hmong en Chine. Il s'agit simplement d'une excellente ethnographie de Hmong Blancs du Sichuan qui tire les enseignements de la critique postmoderne du travail d'interprétation et qui s'efforce de contextualiser le mieux possible les actes des gens auxquels elle s'intéresse. Les spécialistes des Hmong ou d'autres montagnards d'Asie du Sud-Est et du sud de la Chine tireront un grand profit scientifique de sa lecture. D'autant qu'il s'agit de la première monographie sérieuse publiée en langue occidentale sur une minorité de République populaire de Chine depuis la libéralisation relative du régime communiste.

Bernard Formoso

---

**Thierry Dodin & Heinz Rätner, eds**  
**Recent Research on Ladakh 7. Proceedings of the 7th Colloquium**  
**of the International Association for Ladakh Studies**  
**held in Bonn/Sankt Augustin, 12-15 June 1995**

Bonn, Universität Bonn, Seminar für Sprach- und Kulturwissenschaft  
 Zentralasiens, 1997, xv + 496 p., fig., cartes  
 (« UKAS. Ulmer Kulturanthropologische Schriften » 9).

**D**EPUIS 1981, les spécialistes du Ladakh organisent régulièrement des colloques dont les actes sont publiés sous le titre *Recherches récentes sur le Ladakh (RRL)*. On trouvera, au début de cette septième livraison, une analyse d'Ina Rösing sur la place qu'occupent différentes disciplines des sciences humaines dans ces ouvrages collectifs. Il s'avère que la part de l'ethnologie varie de 10 à 30 % et que, dans ces *RRL* 7, l'ethnologie et la sociologie représentent chacune 17,6% de l'ensemble des contributions.

Le Ladakh était un royaume bouddhiste lamaïste (tibétain) situé au nord de la chaîne de l'Himalaya, prolongeant le plateau tibé-

tain le long de l'Indus. À l'ouest et au sud-ouest, il était mitoyen de petites principautés musulmanes en général chiïtes, elles aussi tibétophones, connues sous le nom générique de Baltistan (Balti = chiïte tibétophone). En 1834, le Ladakh et le Baltistan sont conquis par le maharadja hindou du Jammou (beaucoup plus au sud), lequel annexe aussi le Cachemire (la vallée de Srinagar) qui acceptera finalement un protectorat assez souple de la Grande-Bretagne. L'ensemble devient l'État du Jammou et Cachemire (J & K), appelé par métonymie Cachemire. En racontant son histoire, Sonam Wangyal décrit la vie des